



# LA POST-MÉMOIRE : UN RENOUVELLEMENT CRITIQUE DE LA TRANSMISSION INTERGÉNÉRATIONNELLE ?

Comment transmettre un passé traumatique ?  
Quels sont les moyens de transmettre un passé  
sans la voix du témoin direct ?

RÉFLEXION AUTOUR D'UNE PRATIQUE DE LA MÉMOIRE  
POUR L'ÉDUCATION PERMANENTE

## 1. D'UNE MÉMOIRE À L'AUTRE : UN NOUVEAU PAYSAGE MÉMORIEL ?

Nos sociétés contemporaines semblent se distinguer plus significativement des autres[1] par la profusion croissante d'espaces consacrés à la dimension mémorielle tant individuelle que collective. Les lieux de mémoires[2] et les discours commémoratifs, les lois de réparation et de compensation, les monuments aux morts sont autant de mesures qui viennent « ponctuer les calendriers politiques, établis et gérés par les pouvoirs politiques »[3] comme l'explique l'historien français François Hartog dans un entretien pour la revue *Sociologies pratiques*. Cette intensification de l'usage politique et public du passé[4] caractérisant notre époque[5] est donc à mettre en relation « avec la place grandissante de la mémoire dans nos sociétés »[6]. Mais la construction de la mémoire (historique, sociale,...) ne repose pas seulement sur ces initiatives qui ne cessent de rappeler les grands événements d'une histoire officielle servant bien souvent d'assise à une « politique dominante »[7] et encline à mettre de côté la mémoire portée par des « minorités...des oubliés ou des sans voix »[8]. C'est d'ailleurs en ce sens que le philosophe Walter Benjamin nous rappelle dans son ouvrage *Sur le concept d'histoire*[9] que les biens culturels utilisés dans le seul objectif de servir l'écriture d'un « grand récit collectif » dénué des réalités vécues par certaines personnes, ne sont qu'une présence de l'oppression du passé dans le présent : « Quiconque domine est toujours héritier de tous les vainqueurs... Tous ceux qui jusqu'ici ont remporté la victoire participent à ce cortège triomphal où les maîtres d'aujourd'hui marchent sur les corps des vaincus d'aujourd'hui. À ce cortège triomphal, comme ce fut toujours l'usage, appartient aussi le butin. Ce qu'on définit comme biens culturels...Il n'est aucun document de culture qui ne soit aussi document de barbarie. Et la même barbarie qui les affecte, affecte aussi bien le processus de leur transmission de main

en main »[10]. Force est de constater que l'écriture d'un « grand récit collectif » et d'une « mémoire collective » joue un rôle essentiel dans la transmission de l'histoire et doit être pensée à l'aune des impacts sociétaux qu'elle produit : oublis, rédemption, décolonisation des savoirs, affronter le passé répressif, écriture et transmission de l'histoire, traumatismes hérités, etc.

Dans le même mouvement que nous assistons à cette prolifération des lieux de mémoire et des discours commémoratifs, un paradoxe semble pourtant se dessiner. En effet, si ces différentes décisions politiques ont favorisé l'émergence du « devoir de mémoire »[11], lui conférant un statut essentiel de « pivot de la transmission » induisant une meilleure compréhension de l'histoire, il s'agit souvent de célébrer encore une histoire détentrice d'un sens unique, celui des vainqueurs[12], assimilant le « devoir de mémoire » à une « nouvelle religion civique »[13]. Car cette appropriation de l'histoire et de la mémoire entraîne inmanquablement l'impossibilité pour les « autres », c'est-à-dire les « vaincus »[14], d'avoir un cadre interprétatif de leur expérience. Dans ce sillon critique, la mémoire ne doit donc pas être uniquement envisagée comme une forme de « devoir » sacerdotal qui incomberait à celles et ceux qui ont connu la souffrance, mais doit tout autant être une réaction face aux discours dominants voulant enfouir des vérités historiques afin de dénoncer ce qui a été subi en soulignant les continuités d'oppression opérantes dans le présent[15]. En ce sens, pour qu'une mémoire soit véritablement universelle et partagée, il est indispensable que la société civile y participe activement. Celle-ci joue un rôle crucial dans la construction d'une mémoire sociale, qui peut à la fois compléter ou contredire la mémoire officielle établie par les sphères du pouvoir.

Et dans cette médiation complexe articulant passé et présent, impliquant parfois plusieurs générations, les aînés souvent « survivants » et/ou « témoins » ont un rôle fondamental. Mais le processus de témoignage dans lequel s'inscrivent nos aînés n'est pas toujours possible, et la parole peut rester quant à elle mutique : et point de transmission sans parole. Que faire alors, de cette mémoire si ténue, si fragile, qui suffoque par son caractère indicible ? Comment remettre en circulation une parole tue ? Comment transmettre lorsque les mots manquent, lorsqu'il s'agit de la transmission d'un vécu traumatique comme la Shoah, une guerre, un exil ?

Cette impossibilité de transmettre une mémoire traumatique est vécue par certains aînés qui, pour la plupart, se murent dès lors dans une forme de mutisme empêchant la circulation de la mémoire auprès des générations suivantes. Il convient particulièrement d'examiner le cas des individus âgés qui n'ont pas été en mesure ou n'ont pas souhaité communiquer leurs expériences relatives à la déportation et à l'extermination dans les camps nazis. De même, certains parmi cette même catégorie d'aînés ont choisi de refouler dans l'aphasie les souvenirs liés à leurs expériences traumatisantes. Ces survivants, devenus aînés, se trouvent ainsi pris au sein d'un conflit intérieur, partagés entre un sentiment de culpabilité pour leur survie et la nécessité de surmonter cette honte en partageant leur témoignage. Par ailleurs, il est à noter que certains d'entre eux sont assaillis par la crainte de se mettre à nu une nouvelle fois et de revivre la douleur, ainsi que par la réticence de la société à écouter et à reconnaître leurs récits empreints de souffrance. Tel est le cas d'Esther Senot, 94 ans, rescapée des camps d'Auschwitz Birkenau durant la seconde guerre mondiale dont le témoignage en 2020 évoquait ce sentiment de repli induit par les discours et la société au lendemain de la guerre :

**« On a été culpabilisées d'être revenues, on s'est repliées sur nous-mêmes ».**

Ce sentiment de culpabilité, nous le disions, entoure la vie des aînés d'un silence tant de la part de la société et des sphères de pouvoir que de celles et ceux qui, de manière consciente ou non, n'ont pas voulu savoir. Et ce silence n'est pas celui qui résonne comme une forme de réconciliation rédemptrice, mais plutôt de l'oubli induit par une intense difficulté à initier le processus de mémorisation et de transmission. Dès lors, comment dépasser l'impasse de ce silence et permettre à cette mémoire de retrouver une circulation au sein des générations ? Comment les aînés et les générations suivantes peuvent envisager ensemble de se réapproprier cette mémoire liée à un événement traumatique ?

Si les exemples qui contreviennent au modèle traditionnel « descendant »[16] sont nombreux, un cas de figure particulier se retrouve au carrefour des « memory studies »[17] et de la sociologie et questionne de près le cas d'une impossibilité de transmission, une coupure de transmission descendante à cause d'un passé traumatique qui sera réinvesti (parfois) par les deuxièmes ou troisièmes générations entretenant un rapport particulier à la mémoire de leurs aînés, une mémoire à reconstruire, une mémoire à imaginer.

En repartant d'une réflexion sur la post-mémoire théorisée par Marianne Hirsch[18], nous souhaitons dans cette analyse investir une forme de transmission que l'on pourrait qualifier « d'à rebours »[19] tant de l'histoire officielle que de la transmission intergénérationnelle traditionnelle : celle investie par les descendants de parents ou de grands-parents ayant vécu un passé traumatique. Dans ce cas singulier, quelle est la place et l'implication des aînés dans ce processus ? Comment cette forme singulière de mémoire individuelle rejoignant le récit historique reconfigure-t-elle les relations intergénérationnelles ?

Cette analyse a pour objectif d'explorer le renouvellement de la transmission intergénérationnelle en s'intéressant aux reconfigurations engendrées par le concept de post-mémoire. Cette « strate mémorielle »[20] qui reconfigure le schéma classique de transmission est apparue dans le champ des études mémorielles dans l'ouvrage « The Generation of Post-memory »[21] étudiant la transmission de la mémoire traumatique chez les descendants des Juifs qui ont survécu à la Shoah.

Dans cet ouvrage, Marianne Hirsch, définit la post-mémoire comme une structure « de transmission inter- et trans-générationnelle de connaissances et d'expériences traumatiques »[22]. À travers le concept de post-mémoire, elle vise donc à rendre compte des relations complexes qu'entretiennent les enfants des survivants de l'Holocauste[23] avec le trauma de leurs parents dont ils ont également hérité de manière plus ou moins consciente mais qui n'a pas fait l'objet de transmission par la parole. L'impact de la confrontation avec cette histoire indicible se transmet ainsi, sans résolution, à la génération suivante (qu'il s'agisse de la deuxième ou de la troisième). Cette génération, n'ayant pas directement subi l'événement traumatique, se trouve tout de même impliquée en raison de l'incapacité ou de l'impossibilité de la génération précédente à assumer la tragédie vécue et à la transmettre.

La nécessité de reconnecter avec son histoire, de restaurer une mémoire altérée ou tue, prend de l'importance dans la question des relations intergénérationnelles et renverse le paradigme traditionnel de la transmission fondé sur un schéma descendant. Face au mutisme, ce sont les enfants et les petits enfants qui tissent le fil inverse pour retrouver une mémoire et permettre qu'elle redevienne transmissible.

L'on peut voir ainsi émerger, chez les enfants et les petits enfants un « devoir de mémoire » qui, outre

son objectif d'honorer les morts et de contribuer au souvenir collectif, vise à déconstruire une mémoire officielle et tend à se politiser[24].

L'intérêt et l'actualité d'une telle analyse s'inscrivent dans une forme d'urgence, de par la disparition progressive des témoins, mais aussi par une transmission générationnelle en difficulté, avec une perte progressive de la mémoire de l'histoire. C'est pourquoi cette analyse désire proposer certaines pistes de réflexion concernant une possible pratique mémorielle dont pourrait bénéficier l'éducation permanente et en particulier pour des associations qui travaillent au cœur des enjeux et des rapports intergénérationnels avec un public d'aînés.

## 2. LA POST-MÉMOIRE, QUELQUES REPÈRES THÉORIQUES ET CRITIQUES POUR L'ÉDUCATION PERMANENTE :

Après la seconde guerre mondiale, nos sociétés contemporaines ont assisté à la présence progressive d'un nouveau paysage mémoriel induisant de nouvelles configurations de notre rapport aux événements passés. Ainsi on découvre des régimes d'historicités[25] et mémoriels qui s'imbriquent et parfois s'opposent avec d'une part le rôle des historiens et de l'archive dans le processus d'écriture et de transmission et, d'autre part, la place grandissante du témoin qui a tendance aujourd'hui à s'imposer[26]. C'est en ce sens que l'historienne Annette Wieviorka fait correspondre l'avènement du témoin à une forme de nécessité collective où le témoignage devient un « impératif social qui fait du témoin un apôtre et un prophète »[27]. Ces reconfigurations ont notamment été conditionnées par la disparition progressive des témoins « oculaires » des atrocités de la Shoah de sorte qu'une inquiétude généralisée (et avec elle, une conscience collective) s'est développée à l'idée de ne plus pouvoir recueillir l'expérience des survivants[28].

C'est d'ailleurs pourquoi, au tournant des années septante, l'on voit émerger un nouveau type de mémoire engendrée par l'accélération d'une conscience collective due à la disparition de personnes ayant vécu directement les atrocités de la Shoah. Cette nouvelle mémoire prend forme presque à titre rédemptrice pour les générations suivantes, afin qu'elles puissent comprendre et s'engager dans cette histoire traumatique héritée (bien que non vécue personnellement). C'est ce que Marianne Hirsch nomme la post-mémoire, soit une mémoire intrinsèquement liée à une génération qui n'a pas connu directement la souffrance de ses ancêtres. Le concept de post-mémoire, tel que le propose Marianne

Hirsch, explore de fait les liens profonds existants entre les générations s'appuyant sur les expériences traumatisantes qu'elles n'ont pas vécues directement mais qui continuent d'avoir des répercussions dans le présent, reconfigurant ainsi les liens intergénérationnels. Et cette présence persistante, ce sentiment d'être hanté par des fantômes du passé, se manifeste dans l'approche proposée par la chercheuse Verónica Estay Stange du concept de post-mémoire, qu'elle définit comme : « la relation que la « génération d'après » entretient avec le traumatisme personnel, collectif et culturel subi par ceux qui l'ont précédée, avec des expériences dont elle ne « se souvient » que par le biais d'histoires, d'images et de comportements au milieu desquels elle a grandi. Mais ces expériences lui ont été transmises si profondément et avec tant d'émotion qu'elles semblent constituer une mémoire en tant que telle. Comme [je] la conçois, la connexion avec le passé que je définis comme post-mémoire ne s'opère pas au travers d'une forme particulière de remémoration, mais d'un investissement imaginaire, d'une projection et d'une création »[29]. Ce concept semble dès lors induire une porosité entre la mémoire personnelle et la mémoire collective assimilant les traumatismes individuels aux traumatismes historiques et rejoint à ce qui s'apparente à une forme de mémoire indirecte[30]. L'on aperçoit immédiatement l'implication dans les relations intergénérationnelles. En effet, les deuxièmes ou troisièmes générations qui ont grandi avec des récits traumatiques précédant leur propre naissance ont été formées malgré elles par des fragments traumatiques d'événements et ce sont elles qui deviennent le moteur d'une mémoire à reconstituer à rebours et à remettre en circulation dans le processus de transmission[31].

A ce titre, Marianne Hirsch précise que la post-mémoire n'est pas « un mouvement, une méthode ou une idée ; je le vois plutôt comme une structure du retour inter- ou transgénérationnel d'un savoir traumatique et d'une expérience incorporée par ses destinataires. C'est une conséquence du rappel traumatique (différent des troubles du stress post-traumatique), mais pris dans un mouvement générationnel – temporel ou spatial »[32]. Les événements se sont donc déroulés dans le passé, mais leurs effets perdurent dans le présent. C'est là la structure de la post-mémoire et le processus propre à cette génération de femmes et d'hommes qui ont grandi « façonnés par la confusion, par la responsabilité, par la conscience et par le désir de réparer – et de se souvenir »[33]. Soulignons que Marianne Hirsch confère à cette mémoire investie par les générations suivantes un caractère essentiel d'appropriation par une forme de création. Dans cette perspective, la post-mémoire n'évoque pas un mode de mémoire dans le sens conventionnel de la remémoration d'événements vécus par un individu. Elle indique plutôt un lien avec l'histoire qui se forge à travers une appropriation créative visant à raviver et intégrer les structures mnésiques de cette période traumatique par l'utilisation de multiples matériaux et dispositifs : des images, des histoires, des comportements, des traces laissées par des histoires entendues, des objets.

Dans son ouvrage *La Mémoire saturée*[34] paru en 2003, la sociologue et historienne Régine Robin reprend à son compte le concept de post-mémoire comme étant la « transmission de traumatismes de la guerre ou du génocide par ceux qui n'ont pas connu la guerre ou qui étaient trop jeunes pour compren-

dre la gravité des événements »[35] et l'ouvre de manière significative en intégrant la part de récréation propre à la post-mémoire[36]. L'expression créatrice des descendants des survivants de la Shoah leur permet de témoigner des récits transmis par leurs parents, une démarche d'appropriation créative (et parfois critique) inhérente à leur démarche commémorative. En d'autres termes, leur approche présente une caractéristique distinctive, car la médiation avec le passé ne s'effectue pas par l'entremise du souvenir mais par « l'entremise de l'imaginaire »[37]. La culpabilité qui peut s'incarner sous l'aspect d'une dette « d'être toujours là » complexifie la transmission intergénérationnelle traditionnelle puisqu'elle met au centre des relations la nécessité de passer par autre chose que le témoignage et la filiation directe, c'est-à-dire le passage obligatoire par des traces encore présentes dans l'espace et dont l'utilisation permet de « tirer au jour les restes de ce passé dont est pétri le présent »[38]. Le rapport de la post-mémoire avec le passé emprunte donc un passage nécessaire par la médiation de créations plutôt que de témoignages ou de souvenirs. À ce titre, Marianne Hirsch précise : « il nous faut maintenant prendre conscience que nous devons nous-mêmes transmettre l'histoire à la troisième génération et la mettre à la disposition d'autres personnes, de telle sorte qu'elles puissent la relier à leurs propres histoires, qui sont très diverses ».

Cette ouverture aux autres générations et aux individus qui ne sont pas concernés (a priori) par ces événements traumatiques peut être véritablement saisie par l'éducation permanente dans le cadre d'une construction collective d'un récit mémoriel dans lequel à partir d'une image ou d'une expérience traumatique narrée sous la forme de conte-action[39], chacun a l'opportunité d'y ajouter ses souvenirs, des objets, des images pour venir complexifier le récit mémoriel et y intégrer l'expérience de tous. Ce processus de transmission, de connaissance et de prise de position est aussi à valoriser dans le cadre de rencontres intergénérationnelles favorisant le positionnement d'une génération vis-à-vis d'événements vécus par les générations antérieures, en encourageant les formes d'appropriation d'événements historiques qu'ils peuvent rapprocher d'autres événements vécus, créant ainsi un ciment intergénérationnel par les événements historiques vécus.

D'après les observations de Marianne Hirsch, la caractéristique distinctive du travail post-mémoriel réside dans la mobilisation de l'imaginaire pour explorer la « mémoire trouée » familiale. Dans cette perspective, le recours à l'imagination (sur base de traces, vestiges, objets familiaux, ...) pourrait établir un lien avec ce passé que l'on n'a pas vécu, un passé constitué de silences, d'ellipses, de bribes d'histoires, de figures fantomatiques. Une approche fréquemment adoptée dans ce travail post-mémoriel consiste par exemple à puiser dans d'autres sources mémorielles, afin de compenser l'absence de sources personnelles en s'appropriant des images officielles qui témoignent du même événement traumatique.

L'on peut entrevoir ici la portée d'une telle pratique pour l'éducation permanente mêlant des groupes sociaux d'âges et de cultures différents autour d'un travail d'images qui ont été jusqu'alors privées de mémoire. Car ces images (photographies personnelles, officielles, trouvées, ...) portent en elles les traces d'un passé révolu, d'un événement traumatique, d'un temps non réglé, sans qu'aucun témoin direct ne puisse les commenter, et doivent retrouver une circulation en s'insérant dans une histoire construite collectivement. En ce sens, l'exploration collective de ces images personnelles, familiales, officielles, pourraient permettre aux sujets survivants ou issus des deuxièmes et troisièmes générations de se constituer en tant qu'enquêteur de son propre passé (ou qui ne lui appartient directement) mais dont l'exploration est guidée par la nécessité d'éclaircir (et d'essayer de régler) certains points aveugles de l'histoire. En d'autres termes, l'enjeu de ce réinvestissement et de ce travail mémoriel réside dans l'appropriation consciente et critique d'éléments d'un passé que l'on n'a pas vécu, et dont la saisie vise à leur redonner du sens afin de remettre en marche les relations intergénérationnelles, et la transmission.

L'intérêt de prendre en compte ce réinvestissement créatif d'un passé traumatique au sein d'ateliers intergénérationnels en éducation permanente réside dans ces multiples implications.

Premièrement, ces réinvestissements créatifs mettent au premier plan la part d'imaginaire et de construction qui subsistent dans notre vision du passé et ouvre vers une démarche critique qui s'inscrit en faux des discours commémoratifs et remettent en circulation une mémoire jusqu'alors tue et oubliée. Deuxièmement, cette démarche ascendante peut également occuper une fonction réparatrice entre les générations car elle permet de sortir d'une forme de résilience et d'une spirale silencieuse. Repartir d'une telle approche de la mémoire pensée comme « une structure générationnelle de transmission ancrée dans de multiples formes de médiation »[40] peut donc s'avérer bénéfique pour l'éducation permanente travaillant dans l'intergénérationnel car elle permet d'investiguer, auprès de groupes sociaux ayant vécus des traumatismes historiques, les récits hégémoniques et personnels, les images dominantes qui façonnent une certaine écriture de l'histoire et les images personnelles et familiales ouvrant un champ critique de formes (visuelles, littéraires, urbanistiques, ...) dans lesquelles nous interagissons et qui construisent malgré nous un récit officiel qui ne correspond pas toujours avec les réalités vécues.

En ce sens le concept de post-mémoire peut être utilisé par exemple dans un cadre réunissant deux ou trois générations se rassemblant autour d'un travail concret de souvenirs par le biais d'un médium afin de les transformer. Dans cette trajectoire, le travail de mémoire engagé par les générations suivantes ne s'inscrit pas uniquement dans une volonté d'élucider ce qui s'est « réellement passé »[41]

mais bien de penser ensemble (incluant d'autres mémoires, d'autres exils, d'autres victimes) les modes d'expression qui favorisent nos capacités de réparation par les histoires que nous racontons collectivement.

### 3. LES AÎNÉS, LES IMAGES, LES AUTRES : UNE MÉMOIRE INTERGÉNÉRATIONNELLE RENDUE POSSIBLE PAR UNE TRANSMISSION ASCENDANTE ET MÉDIATE

En exergue de cette analyse, nous soulignons l'ombre du silence qui a accompagné les survivants devenus aînés et la prise en compte du poids du passé dans les rapports sociaux du présent, Marianne Hirsch insistant sur la notion de « post » qui signale plus qu'un délai temporel mais bien la troublante continuité de cette mémoire dans le présent[42]. Nous avons également désigné la post-mémoire comme une nouvelle forme de mémoire propre aux générations qui n'ont pas connu directement la Shoah mais qui éprouvent cependant une nécessité d'en parler au nom de celles et ceux qui ont péri mais aussi des survivants. Ce chapitre de notre analyse a comme objectif de cerner les enjeux concrets de la post-mémoire permettant, dans le cadre d'ateliers de mémoire en éducation permanente, de repenser les rapports de transmission intergénérationnelle. Mais commençons d'abord par un constat. Il n'est pas rare de voir dans le monde entier, qu'il s'agisse de la littérature, des arts plastiques, photographiques et cinématographiques, une esthétique de la post-mémoire directement liée à l'histoire de catastrophes passées. De natures variées, ces œuvres convergent par le fait d'avoir été réalisées par des individus de la deuxième ou troisième génération, entretenant une connaissance de la Shoah qui est exclusivement médiatisée[43]. En revisitant le trauma enduré par leurs aïeux, ces œuvres déploient une esthétique imprégnée d'une grammaire du traumatisme : le silence, l'absence, le deuil, les ombres, les fantômes, les trous de mémoire, les humiliations diverses, les déportations, les souvenirs de guerre, ...

En se consacrant principalement aux œuvres littéraires post-mémorielles, Marianne Hirsch accorde une place significative à des réalisations emblématiques, à l'instar du célèbre *Maus* d'Art Spiegelman. Ce dernier s'inscrit magistralement dans la toile de la post-

mémoire, loin de se limiter à un simple récit historique situé durant la guerre ou l'après-guerre, comme on pourrait le croire à première vue. En réalité, l'œuvre se profile comme une mise en scène méticuleuse de la post-mémoire, du trauma qui travaille en silence où la culpabilité sourde du fils se déploie, héritée et incomprise, constituant le legs d'une histoire tourmentée. Le récit transcende les frontières temporelles pour devenir le témoin d'une lutte intérieure, celle du fils cherchant à s'approprier la mémoire de son père. *Maus* devient le reflet subtil d'une quête pour dépasser les limites du trauma, pour donner une voix et une forme à une mémoire qui résonne au-delà des époques. On pourrait avancer l'idée qu'un tel travail, profondément ancré dans le présent, explore le passé traumatique en examinant les indices encore visibles dans notre société. Dans cette expérience de « l'après coup », la présence de la « post-mémoire » se manifeste précisément par son caractère différé sollicitant le travail de l'imagination et informe sur la démarche créatrice des générations suivantes qui reconstruisent le passé de leurs familles.

Ces différentes oeuvres sont donc marquées par un aspect profondément fragmentaire, mettant en lumière une « mémoire trouée ». Elles résultent, pour la plupart, d'une forme de rupture dans la transmission de l'évènement traumatique. Ainsi, ce sont les générations suivantes, investies dans la recherche d'éléments de ce passé, qui questionnent ces évènements traumatiques à partir de traces matérielles. Les formes de narrations produites deviennent alors le reflet de cette histoire, récupérée par les générations suivantes qui lui confèrent une nouvelle signification dans le présent.

C'est en ce sens que la chercheuse en littérature Éveline Ledoux-Beaugrand affirme que le recours « à des sources intimes et familiales (photographies, lettres, journaux intimes, correspondances, histoires de famille transmises par bribes) relève généralement de la nécessité dans les œuvres post-mémorielles qui cherchent à réactiver la mémoire d'anonymes disparus dans les camps nazis » [44]. Dans la démarche post-mémorielle, les documents familiaux (et autres traces) deviennent essentiels, car ils viennent se suppléer aux témoignage oraux qui n'ont pu être transmis. En revisitant ces lambeaux du passé afin d'en raviver les moments traumatiques vécus par nos aïeuls, le parcours post-mémoriel semble privilégier un investissement à rebours des divers matériaux, de vieilles photos qui demeuraient jusqu'alors muettes, que le réseau de la mémoire peut se tisser laissant place à différentes strates mémorielles et plusieurs niveaux d'interprétation historique. C'est précisément cette fonction de témoignage et de transfert du passé au présent que la post-mémoire met en lumière. Lorsque la transmission n'a pu s'effectuer, là où les mots ont manqué et où le silence s'est imposé comme seul souvenir de l'histoire, l'image peut véritablement prendre le relais. Ce relais de l'image a été à plusieurs reprises convoqué et mobilisé par des historiennes comme Ar-

lette Farge affirmant que « la photographie est passage ». Ces photographies renferment et offrent un passage vers le territoire de ceux qui existèrent, des fantômes de l'histoire, qui sont encore retenus en nous, en nos vécus, une histoire qui ne se donne pas à voir totalement. Ce même constat est également partagé par le philosophe Roland Barthes, qui, dans son ouvrage *La chambre claire*, accorde à la photographie une capacité « magique » qui entremêle passé et présent et témoigne, de façon simple et directe, que « ça a été »[45]. Le saisissement d'un élément passé n'est pourtant guère suffisant. Encore faut-il lui redonner toute sa dimension politique et critique dans le présent. Et c'est sans doute ici que l'éducation permanente peut intervenir, en proposant aux aînés de se positionner par rapport à des traces existantes du passé qu'ils interrogent, scrutent, mettent en miroir, critiquent, pour les réinsérer dans une dynamique mémorielle.

## 4. DES RENCONTRES INTERGÉNÉRATIONNELLES ET INTERCULTURELLES POUR SORTIR DU SILENCE

En tant que chargé d'études au sein d'Âgo, une association qui œuvre notamment à mettre en place des synergies et des réflexions sur les relations intergénérationnelles et la transmission de la mémoire des aînés, nous défendons l'idée selon laquelle les strates mémorielles ne sont pas séparées mais s'imbriquent et se complexifient d'une génération à l'autre. En ce sens, bien qu'un travail collectif doit être mis en place entre les générations autour de la transmission de la mémoire, la question de la place des aînés comme témoins reste centrale et doit perdurer. Néanmoins, et c'est tout l'objet de cette analyse, il semble intéressant de questionner les modes de transmission de certaines mémoires qui ne requièrent plus nécessairement la médiation d'un témoin transmettant son expérience du passé à autrui, mais plutôt un travail de construction autour de traces mobilisées par les générations suivantes (ou entre aînés et générations suivantes).

De nombreuses activités d'éducation permanente s'appuient sur la production de récits et font appel à des souvenirs. Tel est notamment le cas de séances d'atelier d'écriture de récit de vie, de réminiscence et mémoire, qui offrent aux participants la capacité d'identifier ce qui a été important dans leur vie et la possibilité de le transmettre. L'écriture de vie chez les personnes âgées peut ainsi permettre de remettre en circulation des souvenirs traumatisants liés à la grande histoire en crevant l'abcès du non-dit, réinstituant la mémoire dans la succession des générations. Mobiliser le concept de post-mémoire et son application pratique lors d'ateliers en éducation permanente avec les aînés, c'est-à-dire le saisissement de souvenirs médiatisés par des matériaux comme des photographies par des descendants des victimes ou des jeunes générations, peut véritablement engendrer des constatations de similitudes sur les parcours de vies entre les aînés ayant vécu des événements traumatiques liés à la guerre et des jeunes qui parfois ont aussi quitté leur pays, fui une guerre, ou dont les aïeux ont péri, tous se rejoignant dans une certaine rupture de la transmission. Bien qu'initialement relié à la Shoah (en raison du caractère effroyable du génocide), le concept de post-mémoire s'est progressivement ouvert à d'autres récits mémoriels et traumatismes historiques non transmis.

L'on peut donc entrevoir la portée d'un tel concept qui permet d'ouvrir tout un pan critique et de tisser des liens solidaires entre les générations. Si le récit est d'abord une forme d'inscription de soi dans l'histoire, la mise en place concrète d'un travail post-mémoriel intergénérationnel induit un engagement collectif tant pour la personne aînée qui exprime son passé traumatique à travers des *restes* (photographies, tissus, lettres, cartes postales, vêtements, objets hérités, ...) que pour l'ensemble des personnes participantes. Initiée par les plus jeunes générations, cette possible interaction intergénérationnelle se manifeste à travers un partage collectif de mise en récit de matériaux variés. Accompagnée d'une écoute active, cette approche offre aux participants la possibilité de se distancer de manière critique vis-à-vis de leur propre vécu, favorisant ainsi une voie d'émancipation qui libère le poids du silence. Cette démarche de réappropriation des événements passés par le biais de restes, qu'ils soient culturels ou familiaux, offrent à chaque individu la possibilité de s'engager dans un travail de transformation de soi, afin de donner une signification nouvelle (plus critique, apaisée, ...) à son passé et sa vie actuelle.

Le concept de post-mémoire, de par sa dimension de réinvestissement de matériaux (le partage de souvenirs, d'objets, d'images, par l'écoute des histoires traumatiques des autres,...) opère un travail dont peut bénéficier l'éducation permanente et plus spécifiquement lors d'ateliers intergénérationnels et interculturels qui explorent les vécus traumatiques d'ici et d'ailleurs, tant d'aînés ayant vécu directement ou non la Shoah que de plus jeunes générations ayant connu la guerre et l'exil. Ce que semble véritablement opérer le travail post-mémoriel tel que nous le proposons dans cette analyse est le télescopage des expériences traumatiques qui ouvrent vers une compréhension plus critique de la mémoire collective et des récits historiques tout en participant au devoir de mémoire, en préservant des récits qui risqueraient autrement de se perdre. Par ailleurs, ce travail collectif assure également une fonction de résilience, car il offre aux individus (de la deuxième ou troisième génération) l'opportunité de s'inscrire eux-mêmes dans l'Histoire, en reconfigurant de manière créative les restes des événements traumatisants. La création collective réalisée pendant ces rencontres ne reste pas à l'ombre de l'histoire de ceux qui l'ont précédée, mais prend sa place à leurs côtés et peut devenir le moteur pour que d'autres aînés qui s'étaient jusqu'alors murés dans le silence parviennent à surmonter ce passé traumatique. La portée concrète d'un travail post-mémoriel collectif peut donc induire un nouveau rapport au passé dévoilant les mécanismes inhérents à la préservation et à la transmission de la mémoire à travers les générations. Ce travail collectif entre les générations peut donc devenir pour les aînés une expérience curative pour guérir des traumatismes historiques par l'évacuation d'images ou de récits traumatisants prenant

forme par le processus créatif collectif. Ce processus laisse place à des histoires vécues et des histoires potentielles, des images de ce qui aurait pu se passer en plus de ce qui a déjà eu lieu. Le travail collectif autour de la post-mémoire devient donc un instrument de réparation et de transformation intime et collective, une mémoire partagée du passé pour mieux agir sur le présent.

## 5. OUVRONS LE DÉBAT

Le concept de post-mémoire, proposé par Marianne Hirsch, renvoie à la mémoire transmise des événements vécus par une génération précédente, notamment lorsqu'il s'agit de traumatismes ou d'événements marquants. La post-mémoire est un concept complexe qui se réfère à la manière dont les générations suivantes, souvent les petits-enfants ou arrière-petits-enfants, héritent des souvenirs et des traumatismes de leurs ancêtres.

Comment pouvons-nous encourager les personnes âgées à partager leurs souvenirs et leurs expériences familiales liées à des événements traumatiques sans les revivre douloureusement ?

Comment les personnes âgées perçoivent-elles leur rôle dans la transmission de l'histoire familiale et de la post-mémoire aux générations plus jeunes ?

Comment pouvons-nous aborder les questions de responsabilité et de devoir moral envers les générations futures dans le contexte de la post-mémoire ?

## NOTES & RÉFÉRENCES

1. Marie-Claire Lavabre, « Paradigmes de la mémoire », dans *Transcontinentales*, 5 | 2007, 139-147.
2. Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997.
3. Entretien avec François Hartog réalisé par Julien Tassel « Les usages publics du passé en temps de présentisme », dans *Sociologies pratiques*, vol. 29, no. 2, 2014, pp. 11-17.
4. Michael Pollak, *Une identité blessée*, 1993, p. 20.
5. Olivier Lalieu, « L'invention du « devoir de mémoire » », dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. no 69, no. 1, 2001, pp. 83-94.
6. Ibid.
7. Nous entendons par là que l'utilisation de la mémoire peut être instrumentalisée par les sphères de pouvoir pour dire ce qui est digne ou non d'être reconnu comme étant notre mémoire collective. De fait, pour des raisons politiques et parfois diplomatiques, certaines mémoires restent encore enfouies ou non reconnues.
8. Entretien avec François Hartog réalisé par Julien Tassel « Les usages publics du passé en temps de présentisme », dans *Sociologies pratiques*, vol. 29, no. 2, 2014, pp. 11-17.
9. Walter Benjamin, dans *Oeuvres II*, Paris, Denoel.
10. Se référer à Walter Benjamin, 1972 « Sur le concept d'histoire », dans *Œuvres II*, Paris, Denoël, p. 281.
11. Olivier Lalieu, « L'invention du « devoir de mémoire » », dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. no 69, no. 1, 2001, pp. 83-94.
12. Tzvetan Todorov, *Les abus de la mémoire*, Paris, Éditions Arléa-Le Seuil, 1995, p.11.
13. Georges Bensoussan, *Auschwitz en héritage? D'un bon usage de la mémoire*, Paris, Mille et Une Nuits, 1998, p. 13.
14. « La mémoire des vaincus. entretien avec Enzo Traverso », dans *Vacarme*, vol. 21, no. 4, 2002, pp. 4-12.
15. Voir Alfred Grosser, *Le crime et la mémoire*, Paris, Flammarion, 1991. Et Tzvetan Todorov, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1998.
16. Au sein des recherches en sociologie, la question de la transmission ascendante ou de « socialisation inversée » regorge d'exemples. Immédiatement, nous pouvons identifier comme premier exemple l'aide que les enfants peuvent parfois apporter aux parents ou grands-parents qui voient leur autonomie diminuée et dont la transmission (comme des nouveaux apprentissages) s'effectue à rebours. Citons également à titre d'exemple l'appropriation d'objets divers appartenant à des aïeux par les membres plus jeunes de la même famille, s'inscrivant de fait dans une forme d'héritage « imaginé » leur permettant de tisser à contresens le fil des racines familiales. Cette dynamique de renversements des rapports entre parents et enfants ou grands-parents et petits enfants se retrouvent également dans les familles ayant connus l'exil et l'immigration, famille dans lesquelles les enfants et petits-enfants jouent régulièrement le rôle d'intermédiaire entre les cultures et prennent le rôle d'interprète.
17. Il s'agit d'un domaine de recherche académique sur l'utilisation de la mémoire comme outil pour se souvenir et étudier le passé.
18. <http://www.cirem.org/wp-content/uploads/2015/06/Pages-de-ArtAbsPostmemoire-72dpi.pdf>
19. Claudine Attias-Donfut, *Génération et âges de la vie*, 1991, p. 105.
20. Voir Stéphanie Bellemare-Page, « La littérature au temps de la post-mémoire : écriture et résilience chez Andreï Makine », dans *Études Littéraires*, Volume 38, n.1., 2006, p. 52.
21. Marianne Hirsch, *The Generation of Postmemory. Writing and Visual Culture after the Holocaust*, Columbia University Press, 2012, 320 p.
22. Ibid, pp. 106-107.
23. Ibid.

24. Sarah Gensburger et Sandrine Lefranc, *À quoi servent les politiques de mémoire ?*, Presses de Sciences Po, 2017.
25. François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003.
26. Dans *Agents of Liberation. Holocaust Memory in Contemporary Art and Documentary Film*, Zoltán Kékesi soutient que l'on assiste depuis le début des années 2000 à un retour des documents et des archives dans la connaissance du passé et en particulier par rapport à mémoire de la Shoah.
27. Annette Wieviorka, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998. Voir aussi Annette Wieviorka, *Nouvelles perspectives sur la Shoah*, Paris, PUF, 2013, p. 171.
28. Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, pp. 204-208.
29. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/nous-sommes-hantes-par-la-memoire-de-nos-ancetres-9144222>. Voir aussi Verónica Estay Stange « Survivre à la survie », *Esprit*, n° 1305, octobre 2017, dossier Hantés par la mémoire. <https://esprit.presse.fr/article/veronica-estay-stange/survivre-a-la-survie-39658>. Voir aussi : José Domingues de Almeida, « La shoah post-mémorée à la troisième génération », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 10 | 2017, mis en ligne le 30 avril 2017, consulté le 27 décembre 2023. URL :
30. <http://www.cirem.org/wp-content/uploads/2015/06/Pages-de-ArtAbsPostmemoire-72dpi.pdf>
31. Marianne Hirsch, op.cit., , p. 5
32. Marianne Hirsch, « Post-mémoire », dans *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, 118, 2014, pp.205-206.
33. Marianne Hirsch, op.cit., p.112.
34. Régine Robin, *La mémoire saturée*, 2003. Voir aussi José Domingues de Almeida, « La shoah post-mémorée à la troisième génération », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 10 | 2017, mis en ligne le 30 avril 2017, consulté le 27 décembre 2023. URL :
35. Régine Robin, *La mémoire saturée*, 2003. p. 322. Voir aussi José Domingues de Almeida, « La shoah post-mémorée à la troisième génération », dans *Carnets* [Online], Deuxième série , n.10, 2017.
36. Stéphanie Bellemare-Page, « La littérature au temps de la post-mémoire : écriture et résilience chez Andreï Makine. » dans *Études Littéraires*, volume numéro 1, automne 2006, p. 49–56. <https://doi.org/10.7202/014821ar>
37. Régine Robin, *La mémoire saturée*, 2003, p. 322. Stéphanie Bellemare-Page, « La littérature au temps de la post-mémoire : écriture et résilience chez Andreï Makine. », dans *Études littéraires*, volume 38, numéro 1, automne 2006, pp. 49–56.
38. Voir Evelyne Ledoux-Beaugrand, « Les restes d'Auschwitz : intertextualité et postmémoire dans Jan Karski de Yannick Haenel et C'est maintenant du passé de Marianne Rubinstein », dans *Études françaises*, vol. 49, n° 2, 2013, pp. 145-162. Se référer également à José Domingues de Almeida, « La shoah post-mémorée à la troisième génération », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 10 | 2017, mis en ligne le 30 avril 2017, consulté le 27 décembre 2023. URL :
39. <https://www.arc-culture.be/wp-content/uploads/2021/04/ARC-2017-Conte-action-et-resillience.pdf>
40. Marianne Hirsch, « Postmémoire », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [Online], 118 | 2014, Online since 01 October 2015, connection on 26 June 2023. URL: <http://journals.openedition.org/temoigner/1274>; DOI: <https://doi.org/10.4000/temoigner.1274>.
41. Présences du passé », pour reprendre l'expression de Marie Claire Lavabre.
42. C'est-à-dire à travers des objets, des photographies, d'autres traces que le témoignage direct.
43. Evelyne Ledoux-Beaugrand, « Les restes d'Auschwitz : intertextualité et postmémoire dans Jan Karski de Yannick Haenel et C'est maintenant du passé de Marianne Rubinstein. » dans *Études françaises*, volume 49, numéro 2, 2013, p. 145–162.
44. Evelyne Ledoux-Beaugrand, « Les restes d'Auschwitz : intertextualité et postmémoire dans Jan Karski de Yannick Haenel et C'est maintenant du passé de Marianne Rubinstein. » dans *Études françaises*, volume 49, numéro 2, 2013, p.149.



**Rue de Livourne, 25- 1050 Bruxelles**

**Pour nous suivre :**

<https://www.ago-asbl.be/> et également sur Facebook

**Pour nous contacter :**

Téléphone : 02/ 538 10 48 Courriel : [info@ago-asbl.be](mailto:info@ago-asbl.be)

**Analyse rédigée et mise en page par :**

Bertrand Gevart

**Avec le soutien de :**

